



# UNIVERSITÉ SENGHOR, L'EXCELLENCE AFRICAINE

Créée le 4 novembre 1990, l'Université Senghor d'Alexandrie va fêter ses 30 ans cette année. **Thierry Verdel**, son recteur, en dresse un bilan et évoque les défis de cet indispensable opérateur de la Francophonie, qui forme les grands cadres africains de demain.



**L'Université Senghor se définit comme étant « au service du développement africain ». Quel sens faut-il donner à cette expression et comment se traduit-elle concrètement ?**

Dès sa création, la mission donnée à l'Université Senghor a été de contribuer au développement africain par la formation des cadres. On parle ici de développement économique et social et plus

généralement de développement humain et durable, d'accès à l'éducation et la culture ainsi qu'à des services de santé de qualité. Or, pour se développer, un pays a besoin de cadres capables de concevoir, de formuler, de piloter, de financer, de réaliser et d'évaluer des projets répondant aux orientations stratégiques que le pays a choisi pour atteindre ses objectifs de développement durable. La plupart des pays africains manquent encore cruellement de tels cadres et notamment qui ont une vision transversale des problèmes à résoudre. Les universités africaines peinent à accueillir l'ensemble des étudiants en âge d'entrer à l'Université, dont le nombre a considérablement augmenté. Faute de moyens et de ressources humaines suffisants, elles peinent également à adapter leurs programmes de formation aux besoins des pays.

L'Université Senghor n'a pas la prétention de combler ces déficits, bien entendu, mais elle a vocation à former une élite de cadres ouverts sur le monde, ayant une vision élargie des problèmes, une bonne conscience des forces et des faiblesses de leurs pays et surtout une volonté et une ambition à participer pleinement à leur développement. Ces qualités, nous cherchons à les renforcer, en travaillant sur le *leadership*, la créativité et la capacité d'innovation de nos étudiants. D'autre part, en développant ses activités en Afrique en partenariat avec des institutions nationales de formation, l'Université Senghor ambitionne de partager avec ses partenaires son savoir-faire académique, son ingénierie pédagogique, ses innovations pour contribuer au développement des universités africaines.

**À travers quelles formations par exemple ?**

Principalement des formations de gestion de projets dans les champs de la Culture, de l'Environnement et de la Santé. Nous avons également une formation plus transversale en Management de projets et en Gouvernance et management public. Sur nos 8

campus africains, c'est celle en management de projets la plus demandée, que nous avons orientée vers l'international et la recherche de financement. Et en Hongrie, nous avons développé avec l'Université Szeged, une formation spécialisée dans la relation Europe-Afrique... Toutes ces formations sont utiles aux cadres et futurs cadres africains, répondant à des besoins avérés ainsi qu'à une demande réelle.

**Pourquoi ce choix d'être à Alexandrie, en Égypte ?**

C'est d'abord un choix politique, à l'initiative de Boutros Boutros-Ghali, alors ministre des Affaires étrangères. Alexandrie est une ville mythique, avec son phare et sa bibliothèque, mais aussi historiquement la plus francophone d'Égypte. Son implantation offre de plus à nos étudiants, qui viennent surtout d'Afrique subsaharienne, une ouverture vers une autre aire culturelle d'Afrique, l'aire moyen-orientale, zone berceau des civilisations, riche d'un patrimoine multimillénaire.

**Quel bilan dressez-vous de ces trois décennies d'activité de l'Université ?**

Elle compte désormais près de 3000 diplômés. Certains ont occupé ou occupent des postes de grande responsabilité. Nous avons par exemple plusieurs ministres en exercice au Sénégal et au Niger, une commissaire à l'Union africaine. Plusieurs de nos alumni travaillent dans des agences des Nations unies en Afrique ou dans des ONG internationales. Ils sont nombreux à diriger des services dans les ministères ou des agences nationales. D'autres sont dans le secteur privé. 3000 diplômés, cela correspond certes plus au format d'une grande école. Mais avec le développement récent de nos campus africains et de nos programmes de formations à distance, ce nombre augmente pour atteindre près de 500 diplômés par an.

L'Université a également su s'adapter aux évolutions du secteur de l'enseignement supérieur. Nous sommes passés au système LMD dès sa mise en œuvre en Europe, bien avant les universités africaines. Récemment, nous avons réformé nos programmes pour développer la créativité et la culture entrepreneuriale de nos étudiants ainsi que la pédagogie par projet. Nous avons également établi une relation partenariale étroite avec le Cames, le Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur. Nous avons ainsi été à l'origine des Olympiades universitaires du Cames, une compétition internationale destinée aux étudiants de master et doctorat dont la première édition s'est tenue en 2018. Dans le cadre de notre programmation stratégique 2018-2021, nous avons considérablement



© Anne-Marie Filaire

investi dans les CLOM (ou MOOC) pour offrir au public africain des programmes uniques sur des sujets qui les concernent tels que le cours « Paix et sécurité en Afrique francophone » diffusé sur la plateforme FUN. Enfin, pour la première fois de son histoire, l'Université Senghor a accueilli, en septembre 2019, une promotion composée d'autant de femmes que d'hommes dans le cadre d'une politique volontariste d'offrir aux jeunes Africaines les mêmes chances que les hommes d'accéder à une formation et des emplois de qualité.

**On va célébrer en mars les 50 ans de la Francophonie institutionnelle, cofondée par celui dont votre université porte le nom. Comment abordez-vous cet évènement ?**

Avec le trentenaire de l'Université, 2020 est une année particulière pour nous. En février, nous avons ainsi accueilli une réunion des recteurs et une rencontre internationale des dirigeants d'entreprises et des patronats de l'espace Cames. Et comme chaque mois de mars, nous allons participer à l'organisation de diverses manifestations en collaboration avec nos partenaires habituels – l'Institut français d'Égypte, la Bibliotheca et l'AUF –, telle une journée des rencontres littéraires « Écrire la Méditerranée », en avril, dont nous sommes partenaires depuis 10 ans. Nos étudiants vont aussi préparer un évènement musical. Mais c'est surtout autour du 4 novembre prochain, à Alexandrie mais aussi dans nos campus en Afrique, que nous ferons parler de l'Université Senghor puisqu'elle a été créée précisément le 4 novembre 1990, en présence de 4 chefs d'État, dont Senghor lui-même. En clôture de cette journée anniversaire, nous prévoyons d'organiser un grand bal de la Francophonie.

**Comment voyez-vous l'avenir de l'Université ?**

L'Université Senghor constitue un modèle original pour la formation des cadres africains en offrant une expérience d'interculturalité unique à nos étudiants. Nous espérons ainsi doubler nos effectifs à Alexandrie dès lors que nous disposerons d'un nouveau siège, que l'Égypte devrait mettre à notre disposition dans quelques années. Mais la véritable expansion de l'Université se fera en Afrique, par le développement de nouveaux campus et de nouvelles formations ainsi que par le numérique, car la demande de formation à distance est très forte et l'offre reste limitée ou inadaptée. C'est un peu notre credo que d'apporter en Afrique des formations d'excellence de niveau international avec un corps professoral mobilisé dans tout l'espace francophone mais surtout des formations adaptées au contexte africain, illustrées par des cas africains et non simplement transposées des universités françaises ou canadiennes. ■

## UN RETOUR EN ÉGYPTE



C'est sous ce titre que la photographe Anne-Marie Filaire – qui a notamment exposé au Mucem de Marseille – a rassemblé les témoignages des étudiantes et étudiants de la 16<sup>e</sup> promotion de l'Université Senghor, filmés en décembre 2018. Comme elle l'avoue elle-même, elle était « partie au Caire avec l'intention de réaliser des entretiens et des photos avec de jeunes Égyptiens, sept ans après la révolution », mais la situation du pays l'en a empêchée. « J'ai dû chercher une autre entrée possible pour parler de la jeunesse en Égypte, [et] c'est finalement à travers l'Afrique que j'ai pu entamer un dialogue. »

Cela donne un film, visible sur le site d'Anne-Marie Filaire et sur YouTube, qui, en un peu plus d'1 h 30, recueille la parole d'une trentaine d'étudiants venus de toute l'Afrique subsaharienne francophone. Classés par entrée thématique – l'Université, l'Égypte, l'Afrique, la Méditerranée, la France, la Francophonie, la démocratie et la liberté –, ces entretiens originaux permettent de se faire une idée plus personnelle et vivante (dans un face-à-face avec la réalisatrice que nous reprenons à notre compte) de ces futurs cadres et dirigeants africains. Sans éviter les sujets complexes voire problématiques.

Le rapport parfois ambivalent à la France par exemple, que traduit bien la Camerounaise Mirène, en Management de projets : « *Mon destin est lié à celui de la France. Mais celle-ci devrait utiliser sa communauté comme une occasion de penser ce qu'il se passe en Afrique par sa faute.* » C'est aussi l'occasion pour la Congolaise Péthuelle, en gestion des aires protégées, de s'interroger sur le pourquoi de l'augmentation des droits d'inscription des étudiants étrangers. « *J'ai des ambitions, et pourquoi pas de continuer des études en France. Avec une telle augmentation, c'est encore plus dur d'avoir les moyens.* »

Quant à la francophonie, elle est vue comme trop politique par certains, « *qui s'y opposent car ils trouvent que c'est encore un élément de colonisation de la France* », indique l'Ivoirien Antoine Brou Valère. Ajoutant : « *Mais c'est à nous de pouvoir montrer comment nous faisons usage de cette langue qui nous réunit.* » Mamadou du Mali renchérit : « *Bien sûr la francophonie a un sens, elle a même des sens : rien que le fait de se retrouver ici à Senghor.* » Pour lui, « *jamais la jeunesse franco n'a eu autant voix au chapitre que maintenant.* » L'émotion affleure parfois, et les mots se font aussi porteurs d'espoir : « *On a nos accents, nos diversités : c'est notre francophonie, affirme Mirène. Nous sommes dans le même bateau, aucun pays ne peut être recroquevillé sur lui-même.* » ■ C. B.

**Pour en savoir plus :** <http://annemariefilaire.com/>